

La rencontre de Guy Maddin, Gustav Mahler et Bram Stoker.

En 2002, plus de cent ans après la parution du roman de Bram Stoker et suite à des dizaines de variations cinématographiques d'un des mythes les plus féconds de l'histoire du cinéma, le cinéaste canadien Guy Maddin réalise une version personnelle de *Dracula*. Adaptation pour le cinéma d'un ballet, le film ressemble davantage à une œuvre dramatique qu'à une simple chorégraphie. Combinant à la fois une danse sensuelle, des scènes mimées et des intertitres qui rappellent le cinéma muet, il est interprété par les danseurs du Royal Winnipeg Ballet.

Synopsis

A la fin du XIXe siècle, Lucy Westenra, qui hésite entre ses trois prétendants, est vampirisée par Dracula. Le docteur en philosophie Van Helsing, qui examine la jeune femme, la transfuse avec le sang de ses amants. Malgré les précautions du médecin et des prétendants, Dracula la mord à nouveau. Il faut briser la malédiction en empalant et en décapitant la jeune femme. C'est chose rapidement faite. De son côté, Mina, l'amie de Lucy et fiancée du marchand Harker, tombe à son tour sous le charme du comte Dracula...

Le réalisateur

Né en 1957 à Winnipeg, Guy Maddin a remis au goût du jour le surréalisme gothique, explorant dans ses films la déviance sexuelle, la répression, la perte et la folie. Il



a réalisé une dizaine de longs-métrages et un très grand nombre de courts-métrages dont *Heart of the World*, récompensé par de nombreux prix.

Il se lance en 1986 dans la réalisation de son premier court métrage, *The Dead Father*, déjà tout empreint de ce qui allait être son esthétique, si originale (voire expérimentale) malgré l'abondance de ses références cinématographiques, prégantes dans ses films.

Le noir et blanc, l'image salie à la manière des vieilles bandes des années 1920, les décors semi-mythiques, deviennent une de ses marques de fabrique. Les sujets aussi ont de quoi déconcerter le spectateur : un film traitant de l'inceste en haute-montagne pour *Careful*, et un autre de l'organisation d'un concours de musique par une baronne de la bière cul de jatte avec *The Saddest music in the world*.

Sans budget important, Guy Maddin réussit à imposer une œuvre poétique, lyrique, surréaliste et personnelle, mêlant une imagination débordante aux plus profonds désirs non-refoulés. En 1995 au Telluride Film Festival, Guy Maddin reçoit, pour l'ensemble de son œuvre, la très convoitée *Telluride Medal*, que reçurent avant lui des cinéastes tels que Abel Gance, Francis Ford Coppola, Andrei Tarkovski ou Clint Eastwood.

Filmographie sélective de Guy Maddin :

Longs-métrages :

1988 : *Tales from the Gimli Hospital*
1990 : *Archangel*
1991 : *Careful*
1997 : *Le Crépuscule des nymphes de glace*
2002 : *Dracula, pages tirées du journal d'une vierge*
2003 : *The Saddest Music in the World*
2003 : *Et les lâches s'agenouillent...* (Autobiographie romancée)
2006 : *Des trous dans la tête*
2007 : *Winnipeg mon amour*
2012 : *Ulysse, souviens-toi !*
2013 : *Spiritismes*

Courts-métrages :

1988 : *The Dead Father*
1990 : *Tyro*
1993 : *The Pomps of Satan*
1995 : *The Hands of Ida*
1995 : *Odilon Redon*, Prix au Festival international du film de Toronto
1999 : *Hospital Fragment*
2000 : *The Heart of the World*
2004 : *Sombra Dolorosa*
2006 : *My Dad Is 100 Years Old*, portrait de Roberto Rossellini.
2008 : *Footsteps*
2009 : *Night Mayor*
2009 : *The Little White Cloud That Cried*

« Il y a une forte pression du public pour que l'image et le son soient au service d'un réalisme banal, une forte exigence d'avoir des films identiques à la vraie vie. Mais nous vivons la vraie vie. Quand on lit un livre, on a envie d'être transporté dans des endroits merveilleux, et quelques-unes des histoires les plus marquantes qu'on nous ait jamais racontées sont celles que nous écoutions, enfants, blottis sous des couvertures... Pourquoi n'exercerions-nous pas cette tradition de l'enfance dans des formes adultes qui dégageraient ces émotions que les enfants ressentent. C'est le but que je me suis fixé pour tous les films que je veux faire. » **Guy Maddin**

Source : http://www.eddistribution.com/film.php?id_film=54&page=3

Le ballet des vampires

Maître de l'expérimentation au cinéma, Guy Maddin livre avec ce film une œuvre hybride et novatrice. *Dracula, pages tirées du journal d'une vierge* est l'extension filmée d'un ballet mis en scène par Mark Godden pour le Royal Winnipeg Ballet sur des symphonies de Gustav Mahler. Mais cette œuvre est plus que le simple enregistrement d'un spectacle de danse, c'est un objet filmique difficile à identifier sans en appauvrir les formes et les sens, hybridation entre un roman, un ballet et les nombreuses adaptations cinématographiques dont Guy Maddin dit s'être nourri pendant le tournage de son *Dracula*. Le ballet, comme la musique, est entièrement remonté, remodelé ; des inserts (gros plans sur les visages des danseurs), des surimpressions (images dédoublées, encadrées), des ellipses (faux raccords assumés) enrichissent constamment le déroulement de la danse. Certaines scènes font la part belle à la pantomime, art que pratique avec talent la compagnie de danse canadienne et qui consiste à exprimer des sentiments et des idées par des gestes et des attitudes. Les maquillages accentuent également l'expressivité des visages. Quelques intertitres placés au début du film présentent les personnages et donnent la trame (l'argument) du ballet sans éclairer pour autant l'énigme posée par le roman fantastique. La bande-son se partage entre des extraits de deux symphonies de Mahler et des bruits comme l'arrivée d'un train en gare, le craquement de chairs que l'on tranche et des succions en tous genres.



« C'est un projet qu'on m'a proposé. Il était censé se tourner en TVHD et en couleur, avec une image très nette et des décors au rabais. En plus, je n'aime pas les films de danse... [...] Nous avons un jour filmé les danseurs dans une représentation pour en avoir une trace. Nous avons montré les prises en Super 8 à Mark Godden, qui les a adorées. Il semble que c'est ainsi qu'il voyait depuis toujours son ballet - il fait la chorégraphie dans sa tête en noir et blanc, apparemment. C'est à ce moment que j'ai réalisé que j'adorerais ce projet si je pouvais le tourner en noir et blanc. »

Extrait d'un entretien de Mark Peranson avec Guy Maddin pour CinemaScope (Source : http://www.eddistribution.com/film.php?id_film=54&page=2)

Stylisation et recherches esthétiques



Le caractère expérimental et novateur du film provient aussi des manipulations que le réalisateur a opérées à partir de la matière filmée. Pour son *Dracula*, Guy Maddin revendique l'impureté comme principe de création. La coupe, le recadrage, la colorisation altèrent la forme initiale des plans, tandis que le mélange d'effets spéciaux primitifs et du numérique contamine la nature physique de la pellicule. L'image en noir et blanc est constamment surexposée ou troublée par des effets de cache qui en brouillent les contours et semblent aspirer les personnages quand ils sortent du champ. La couleur vient parfois napper des séquences d'un vert mortifère ou d'un rose passion, elle fait aussi saillir l'horreur en rouge sang au coin des lèvres et au bout d'un pieu.

Son film prend forme à partir de fragments de décors, de bribes de lumière et de lambeaux d'ombres. La corruption esthétique et les fissures qui minent le récit en font un poème gothique gorgé de sang et de volupté. Une œuvre qui, comme *The Heart of the World*, retrouve finalement l'esprit du cinéma muet, sa puissance expressive et son rythme saccadé. Fidèle à ses références qu'il se plaît à invoquer dans ses films, il s'inspire aussi du cinéma expressionniste allemand des années vingt (cf. le *Nosferatu* de Murnau de 1922) et des films hollywoodiens du début du parlant (cf. *Dracula* avec Bela Lugosi, réalisé par Tod Browning en 1931).

La réappropriation du mythe littéraire

Le *Dracula* de Guy Maddin diffère de ses prédécesseurs à plus d'un titre, et non uniquement pour son aspect chorégraphié. Maddin, ici, ne cherche pas tant à exploiter l'horreur qu'à sublimer le contenu plus ou moins insidieux du livre, et notamment sa dimension érotique et ses forts relents xénophobes. D'où ce comte Dracula présenté d'emblée comme un « immigrant », avec toutes les connotations que cela implique (une vague de sang qui se déverse sur l'Angleterre, dont il « vole » l'argent...), et qui prend l'aspect d'un jeune Chinois (Zhang Wei-Qiang, époustouflant de charisme et de sensualité).

Le film diffère également de la plupart des adaptations antérieures en ce qu'il est clairement découpé en deux parties, qui ne mettent pas l'accent sur la trame « classique » des *Dracula* et autres *Nosferatu*. Ce sont ici les femmes qui sont au cœur de l'œuvre, et Dracula représente l'incarnation de leur désir. La première partie, en Angleterre, tourne donc autour de Lucy Westenra (incarnée par Tara Birtwhistle), et ce n'est que tardivement, vers le milieu du film, que Jonathan Harker (très secondaire) et, surtout, Mina Murray (Cindy Marie Small), font leur apparition.

La dimension érotique, certes présente dès l'origine et classique dans les adaptations précédentes, est ici particulièrement mise en valeur. Le ballet, bien sûr, y est pour beaucoup, avec le subtil jeu des corps, notamment lors des duos. Cet aspect permet à Maddin d'accentuer dans son film la critique du puritanisme de l'époque victorienne et de ses tabous autour du désir féminin. Les personnages féminins du film sont les victimes plus ou moins consentantes d'une quête stérile de pureté : on les vide littéralement de leur sang pour les punir d'avoir succombé au baiser du vampire, on les perce d'un pieu si elles expriment le moindre désir d'émancipation. Guy Maddin stigmatise la domination masculine et ses actes de répression avec humour, usant du cinématographiquement incorrect et du double sens. Sans en détourner le sens, il actualise le roman de Bram Stoker : chez Maddin, la violence avec laquelle les hommes de l'époque victorienne châtient les formes de la jouissance féminine révélées par le vampire ne manque de pointer la persistance puritaine au cœur des mœurs et des discours contemporains.



« Pour moi, Dracula n'existe pas, il n'est qu'un désir sexuel enivrant qui flotte de femme en femme. Quant aux hommes, soit ils ont l'impression de le voir, soit ils sont juste paranoïaques, sur leurs gardes, suspicieux, et ils passent leur temps à réprimander les femmes. Les punir au-delà de la mort, comme Lucy, ou tenter de les remettre dans le droit chemin, comme Mina, qui doit être prête pour son mariage, lavée de ses pensées pernicieuses, de ses envies de luxure. [...] Bram Stoker avait beau être un monstre de racisme et de sexisme, il semble avoir de la sympathie pour les femmes lorsqu'il maltraite ainsi les hommes. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est un livre féministe, mais il est clair qu'il met en accusation l'Angleterre coloniale ainsi que la jalousie du mâle. »

Extrait d'un entretien de Mark Peranson avec Guy Maddin pour CinemaScope (Source : http://www.eddistribution.com/film.php?id_film=54&page=2)

Dans la presse

« Jamais (...) Maddin ne donne l'impression de capter un ballet. Cette chorégraphie qui apporte une distanciation supplémentaire, il la prend à bras-le-corps et, de contrainte, la retourne en puissance graphique, en élan touchant parfois au vertige. Sans se départir de sa marque, où l'humour fricote avec la poésie. » **François Gorin, *Télérama*, décembre 2003**

« Le *Dracula* de Guy Maddin ne ressemble à rien de connu. Contrairement aux apparences, ça n'est pas une bobine restaurée d'un film muet des années 20. Pas non plus une blague expérimentale bricolée sur un ordinateur d'emprunt, même si cela ressemble aussi à ça par endroits. La chose est toutefois à situer entre ces deux extrêmes, c'est-à-dire nulle part : un objet à la fois primitif et ultrasophistiqué, en noir et blanc et soudain en couleurs éclatantes, muet mais assourdissant de symphonies de Mahler, un film au mouvement continûment dansé mais soudain retenu dans l'immobilité d'un geste ou d'un détail fétichiste, sombre bien que transpercé de lumière crue. (...) ce n'est aucunement de la peur qu'inspire son monstre très civil, urbain, dépourvu d'incisives saillantes et autres rictus démoniaques, bien plutôt une fascination sensuelle, quasi érotique. Les femmes sont immédiatement sous l'emprise de cet être trouble, joli comme l'une d'entre elles, viril comme un félin qui bondit de tombe en tombe, distingué tel un Arsène Lupin de salon. Et les hommes en sont outrés, ivres de jalousie et de rage, renvoyés à leur réflexe castrateur le plus sommaire et le plus barbare. Dans son noir et blanc ombré de fumée, opacifié de gaze, rehaussé de lumière vive, sans un mot, tout en musique, dansé plutôt que joué, ce *Dracula* redonne vie à la créature de Bram Stoker tout en incarnant l'obsession continuelle de Guy Maddin, cette ambiguïté mélancolique et déraisonnable : l'androgynie. Le prince Dracula, en toute flamboyance, se transforme ici en l'homme que désire être chaque femme, la femme que voudrait devenir tout homme, le mal et le bien, le noir, le blanc et la couleur, le muet et le sonore. Tour de force : ce film funambule réussit à tenir sur ce fil, de bout en bout. » **Antoine de Baecque, *Libération*, 31 décembre 2003**

« Cette énième version du *Dracula* de Bram Stoker relève d'un genre d'habitude peu stimulant d'un point de vue cinématographique : la captation de spectacle vivant. [...] Volontairement dégradé par un important traitement numérique, muet mais sonorisé, ce film faussement primitif (intertitres, effets d'iris, utilisation de la vaseline pour des flous) donne à voir un cinéma qui se nourrit finalement du cinéma lui-même plus que de la danse qu'il filme. [...] Dracula incarne ici des peurs xénophobes, un péril jaune pour l'Europe, et personnifie l'appétence sexuelle. [...] Le tout forme un objet filmique très organique, protéiforme, parfois d'assez mauvais goût, souvent freiné par des scènes dansées trop longues, mais qui, malgré cela, parvient à donner vie à un nouveau visage de cet antique Dracula. » **Vincent Thabourey, *Positif* n°515, Janvier 2004**

« Hommage au chef d'œuvre de Bram Stoker comme aux versions filmiques de Murnau (*Nosferatu*) et de Dreyer (*Vampyr*), *Dracula, Pages tirées du journal d'une vierge* est la dernière création de Guy Maddin. Grotesque et « kitchissime » caricature du drame gothique pour certains, là où d'autres y verront la touche surréaliste d'un auteur original, cette expérience visuelle étonnante ne laissera en tout cas pas ses « cobayes » indifférents. » **Stéphane Benaïm, *L'Écran Fantastique* n°240, Février 2004**

Pour aller plus loin

GARSON Charlotte, « *Dracula, Pages tirées du journal d'une vierge, In abstentia* », in *Les Cahiers du Cinéma* n°586, janvier 2004. **Cote : P00005**

MELLIER Denis, « *Rétro-Vampire : de Maddin à Coppola à propos du Dracula, Pages from a Virgin's Diary* de Guy Maddin (2001) », *Stocker / Coppola*, Paris, Ellipses, 2005. **Cote : 42 COPPO DRA MEN**

http://www.eddistribution.com/film.php?id_film=54

Ce dossier a été réalisé en collaboration avec Marie-Pierre Lafargue (rédactrice pour la Nouvelle revue pédagogique, membre de l'association Ciné32 et intervenante dans le cadre de l'opération « Jeunes et Lycéens au Cinéma » coordonnée par l'ACREAMP - Association des Cinémas de Recherche et d'Essai d'Aquitaine, du Limousin et de Midi-Pyrénées).